

M
I
C
H
E
L

J
O
B
I
N

LA
TRAJECTOIRE
DU PION



Extrait de la publication
ALIRE

2002 — PRIX ABITIBI-CONSOLIDATED
CATÉGORIE ROMAN
(SALON DU LIVRE DU SAGUENAY / LAC ST-JEAN)

LA TRAJECTOIRE DU PION

DU MÊME AUTEUR

La Nébuleuse iNSIEME.

Lévis : Alire, Romans 091, 2005.

LA TRAJECTOIRE DU PION

MICHEL JOBIN



Extrait de la publication

Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: SOPHIE LAVERDURE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} Dépôt légal : 4^e trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2001 ÉDITIONS ALIRE INC. & MICHEL JOBIN

10 9 8 7 6 5 4^e MILLE

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	3
DEUXIÈME PARTIE	121
ÉPILOGUE	269
CODA	277

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Je n'ai pas vu Romain souvent depuis mon retour. Deux ou trois fois tout au plus. En six mois. Pourtant, Dieu sait si je l'aime. Mais nos rapports ont changé. Auparavant c'était un copain, un complice. Maintenant, mon oncle est un peu devenu mon père. Et moi un peu son fils. Quand sa berline allemande s'arrête enfin devant moi, j'éprouve un sentiment trouble. À la fois content et déçu de le voir arriver, je monte dans sa voiture.

— Content que tu sois de retour. Je n'y serais pas allé seul.

— Bien sûr, Romain.

— Non, non, je t'assure, Charles.

Romain est sérieux, je le connais trop pour en douter. Et puis moi-même, je n'ai pas vraiment envie d'y aller. Du moins pas avec lui. Mal à l'aise, je tente une pirouette :

— À ce rythme, on n'y sera pas avant la fin de l'après-midi.

Romain esquisse un vague sourire. J'ai hâte de voir comment il va s'en sortir avec tout ce trafic. En une fraction de seconde, il me laisse pantois. Un coup d'œil dans les rétroviseurs, un contrôle furtif

de l'angle mort et sa Mercedes s'infiltré dans une minuscule brèche entre un taxi et une camionnette de livraison. À l'intersection, il braque à gauche, coupe une voiture et réaccélère, légère dérive du train arrière en prime.

— Eh ! Tu as gardé la forme ! lui dis-je, admiratif.

— J'ai plus de temps pour m'entraîner maintenant, me répond-il en souriant.

Romain vient tout juste de quitter ses fonctions de médecin-chercheur en cardiologie à l'hôpital universitaire. C'est un type sérieux qui, sous des dehors bourrus, cache un cœur allègre. Toujours d'attaque, prêt à relever nos petits défis et bravades. Il m'a été d'un grand secours lorsque tout s'est mis à aller mal.

La Mercedes roule à vive allure. Le centre-ville est déjà loin. Nous ne percevons de l'extérieur qu'une image et un écho aseptisés. En route pour le paddock du circuit Gilles-Villeneuve. Une vieille habitude pour nous que d'aller admirer les monoplaces le mercredi précédant le Grand Prix. D'aussi loin que je me souviens, nous n'y avons jamais manqué. Pourtant aujourd'hui, rien de tout cela n'est pas aussi simple. Il y a un vide, évident.

Juste comme le silence menace de se faire trop lourd, Romain me lance, avec un enthousiasme feint :

— J'ai hâte de voir la nouvelle Ferrari !

— Elle est sublime.

— Tu l'as déjà vue ?

— À la présentation officielle à Maranello en janvier.

— Tu y étais pour ta revue ?

La dernière étape de mon long voyage m'a amené en Italie. J'y ai passé plusieurs semaines et me suis lié d'amitié avec un groupe de journalistes qui venait de lancer une revue de sport automobile. Quand j'ai

décidé de revenir à Montréal, ils m'ont offert une pige pour l'Amérique du Nord. Évidemment, j'ai accepté. Pas pour l'argent – on me rembourse à peine mes frais –, mais pour le plaisir. Et puis cela m'aide à me faire la main.

À mon retour au pays, je n'ai pas perdu de temps. J'avais sérieusement besoin de me renflouer, aussi ai-je accepté le premier emploi venu. Journaliste dans un hebdo de quartier. Depuis six mois, politique municipale, chicanes de clôture et chiens écrasés sont devenus mon lot alors que je pencherais plutôt vers l'économie et la haute finance. Pour le moment, je n'ai rien à redire. Les places disponibles dans les grands quotidiens sont rares et j'ai été parti longtemps. Mais je ne passerai certainement pas toute ma vie à relater des échos de basse-cour.

— Regarde-moi tout ce monde ! fait Romain.

— On se croirait à Monza...

Sur la piste, des colonnes denses de piétons convergent vers les garages, rendant notre progression difficile. Romain range la voiture dans l'herbe. Nous continuons à pied.

Du coup, je me rends compte qu'il a vieilli. Sa démarche me semble raidie, les traits de son visage plus tirés qu'avant. Ces dernières années ont laissé des traces. Je ralentis la cadence pour ne pas le presser.

Tout autour, des ouvriers s'affairent à terminer les préparatifs dans la plus grande agitation. Scènes familières, cent fois revues. Tellement évidentes que, spontanément, viennent s'y greffer les images qui, autrefois, les accompagnaient.

Images redoutées.

Elles me rappellent qu'en ce moment précis ne manque que mon père, l'autre membre de notre trio de tifosi. Sans que je le veuille vraiment, sans même

que je puisse y résister, mes pensées basculent vers lui. L'habituel défilé se met en branle. Frisson, sensation de vide, vertige. Un envahissement brutal par des flashes furtifs. Toujours aussi vulnérable lorsque les éléments extérieurs contribuent à l'évoquer. Et tout, au circuit, me rappelle Antoine...

Devinant peut-être mes pensées, Romain tente une esquive :

— Tu ne trouves pas qu'il y a plus de gens que d'habitude ? fait-il en désignant la foule massée le long des garages.

— Sans doute une nouvelle génération de connaisseurs...

Romain aussi est tendu. Il ne trouve rien d'autre à dire.

De nouveau, je glisse dans le souvenir de mon père. Vers le moment où s'est fixée son ultime image. Le cauchemar de sa mort. Tout s'est fait si vite. Je le revois, allongé sur le plancher de son bureau. Souffle coupé, visage exsangue, lèvres bleuies. Les traits figés en un rictus exprimant une douleur absolue. Et cette étrange lueur dans ses yeux, fugace. Comme s'il avait été estomaqué de m'apercevoir au-dessus de lui. Ma visite, à l'improviste, aurait dû être comme toutes les autres. La mort n'avait jamais fait partie des images associées à mon père. Il avait toujours affiché une telle vitalité. Renversant qu'un homme comme lui puisse agoniser à cinquante-huit ans.

Un grondement assourdissant s'élève des puits. La foule compacte se déplace, attirée par le staccato tonitruant d'un moteur qu'on réchauffe.

Romain suit le mouvement, empressé, en me tirant par le coude.

De nous trois, il était toujours le plus fébrile quand nous programmions une petite séance d'écoute à la

maison. Le légendaire Matra V12 lui arrachait presque les larmes. Mon père, Antoine, possédait une impressionnante collection de cassettes audio enregistrées au Grand Prix au fil des années. De temps en temps durant l'intersaison, nous les faisons jouer sur la chaîne stéréo. À plein volume. Cela rendait ma mère complètement folle, mais en même temps cela la faisait rigoler.

— Tu sais, Romain, j'ai encore les cassettes d'Antoine...

Il ne répond pas, se contentant de secouer mollement la tête. Depuis la mort de mon père, Romain élude toute référence à son frère. Toute allusion le rend mal à l'aise. De la gêne, de l'amertume aussi. Comme s'il se reprochait de n'avoir pu le sauver.

Comme s'il avait pu... Le spectacle de son arrivée en civière à l'hôpital l'avait tétanisé. Bien qu'il eût l'habitude de ce genre de cas et qu'il fût peut-être le médecin le plus doué pour traiter les patients victimes d'arrêt cardiaque, il aurait préféré ne pas être là. Son propre frère, son seul frère, dans un tel état. La violence de l'attaque ne laissait aucun espoir.

Le corps d'Antoine n'a pas été exposé. Cette pratique le répugnait. Il a plutôt été incinéré et ses cendres dispersées au sommet des monts Sutton, lieu chéri entre tous. Tout cela nous a laissés, ma mère et moi, complètement engourdis, assommés.

Pourtant, à la Roebuck Bull, les infarctus n'étaient pas rares. Elle avait déjà abattu quelques présidents avant mon père. Mais c'était au temps où les financiers quittaient rarement leur cigare et finissaient la journée au dry martini double. Antoine, lui, s'était imposé une discipline de fer. Des séances intensives de jogging ou de squash couronnaient souvent ses longues journées de travail. Il voyait dans le défou-

lement physique le seul moyen d'échapper au stress énorme des marchés financiers. Il était dans une forme splendide, dynamique, très près de nous.

Cet épisode a constitué le premier jalon de la série noire qui s'annonçait. Au décès d'Antoine, c'est Romain qui, à titre d'exécuteur testamentaire et à sa grande surprise, a dû nous apprendre que nous étions ruinés. Nous qui vivions très bien dans notre grande maison du sommet Trinité à Saint-Bruno avons dû la vendre en catastrophe pour nous maintenir à flot. Une situation difficile, d'autant que des bruits couraient. Depuis quelque temps, Antoine s'égarait. Il semblait avoir moins la touche. Il aurait même perdu gros dans une transaction sur le marché des changes, pour son propre compte. Quasiment ruiné en une seule journée. D'où le choc, terrible, et l'infarctus.

Les mois suivants ont été éprouvants. Ma mère était brisée par la douleur. J'étais moi-même fragile. Avec Antoine, nous formions une famille unie. Son départ si soudain nous paraissait irréel. Tellement éloigné de ce qu'il avait été. Comme s'il s'agissait de la mort d'un autre. En homme d'honneur et de bonté, Romain nous a accordé toute son attention en plus de s'occuper de la succession de mon père. Une entreprise très complexe vu le degré de sophistication des investissements d'Antoine. Son actif était considérable, ramifié, mais son passif l'était malheureusement tout autant. À cause de sa dernière transaction. Une imprudence dont nous ne le savions pas capable. Le verdict a été brutal. Il ne nous restait plus qu'un faible capital. À peine de quoi acheter une petite maison et l'entretenir quelques années.

Puis, un an plus tard, comme pour illustrer le caractère implacable de la loi des séries, ce fut au tour de ma mère. Une fin brutale et inattendue alors que les

choses commençaient à se tasser pour nous. Devant l'obligation de gagner à nouveau sa vie, elle avait repris son ancien travail d'agent immobilier. Les premiers temps avaient été très durs, mais elle s'était acharnée, se servant de son boulot comme d'un exutoire. Elle travaillait d'ailleurs sur une grosse affaire lorsque...

Romain m'attire vers le garage suivant. Je le suis, interdit, en proie à un léger vertige. Devant l'enclos surmonté du *cavallino rampante*, emblème de la mythique Scuderia Ferrari, je ne ressens pas le frisson habituel. La vue des monoplaces rouge sang me laisse indifférent. D'ordinaire, je ne me lasse pas de contempler le ballet ordonné des mécanos occupés à nettoyer et remonter les fougueuses montures. Mais aujourd'hui, leur travail méticuleux, hérité d'une longue tradition de maîtrise et de passion, ne me touche pas, car en réalité je ne le vois pas.

Je ne peux m'empêcher de penser à eux, à mon père, à ma mère. À l'horreur qui m'a frappé lorsque j'ai reçu l'appel. Sergent Beaudoin de la Sûreté. Je l'ai su immédiatement. Au ton de sa voix. À son assurance feinte derrière laquelle on devinait sans peine un homme jeune pas encore rompu à ce genre d'exercice. Mylène Bélanger Maynard. Collision frontale. Impact terrible. Carbonisée. Abattu, j'ai tout liquidé et je suis parti aussi vite que possible. N'importe où...

Au moment où je doute de jamais parvenir à occulter tout cela, la grande affiche frappée du sigle élégant de l'écurie Procyon F1 m'apparaît, lumineuse comme un phare. Je pousse presque un soupir de soulagement. Mon contrat pour le week-end.

— J'ai rendez-vous avec le patron pour une entrevue, dis-je à Romain tout en désignant le garage.

Il accueille ma remarque plutôt froidement.

— Avec Jean-Louis Vincent, aujourd’hui ? fait-il en plissant les yeux pour se protéger du soleil.

— Non, samedi midi. Aujourd’hui, j’ai autre chose pour l’heβδο.

Il remet ses verres fumés et me lance avec une pointe de mépris :

— Qu’est-ce que tu lui trouves, à ce type ? On dit que c’est un bel enfant de pute...

— Son écurie monte, il gagne en influence...

— Mais c’est un affairiste de la pire espèce !

— C’est un businessman, pas un humaniste.

— Justement, c’est pas une excuse. On n’entend plus parler que de ces types. Toi, au moins, tu pourrais t’intéresser à quelqu’un d’autre ! me répond-il sèchement avant de tourner les talons.

La visite est terminée. Je n’insiste pas. Et tant pis : en venant au circuit, chacun de nous était d’abord soucieux de faire plaisir à l’autre. Mais ce faisant, nous nous sommes trahis. Figés dans un silence glacial, nous retournons à la voiture.

Sur le chemin du retour, j’essaie de me détendre. Le soleil inonde l’habitacle, puissant, aveuglant. *Ne regarde pas, n’essaie pas de voir. Oublie.* Je m’enfonce dans le luxueux siège de cuir, ferme les yeux et, l’esprit libre de toute pensée, je goûte la chaleur des rayons sur mon visage tandis que nous roulons vers la ville.

CHAPITRE 2

Samedi matin. Je me lève encore plus tôt que d'habitude. Après une douche rapide, je descends acheter le journal et m'installe à ma table de travail pour ma revue de presse quotidienne.

Rien de spécial aujourd'hui, sinon que les principales places boursières d'Europe ont terminé la semaine en forte baisse. La faute au dollar américain qui continue de s'apprécier et de drainer les capitaux. De Londres à Moscou, les investisseurs ont exprimé leurs craintes. Mais il n'y a là rien de neuf. Les investisseurs craignent toujours quelque chose. Mon journal épluché, je débarrasse la table en empilant la vaisselle sur le comptoir – il y a de bons côtés à vivre seul – et j'entreprends de réviser mon dossier sur Jean-Louis Vincent, le patron de Procyon F1.

Le portrait change beaucoup d'une publication à l'autre : *golden-boy* pour les Français, combinard astucieux pour les Anglais, personnage vaguement louche pour les Allemands. À l'évidence, il ne laisse personne indifférent et j'ai bien l'intention d'ajouter ma pierre à l'édifice pour les Italiens. J'achève de préparer mes questions en vitesse et je mets le cap sur le circuit. L'entrevue doit avoir lieu ce midi dans son motorisé.



— Monsieur Vincent doit terminer un entretien urgent. Entre-temps, si vous voulez manger, vous êtes le bienvenu.

Je ne me fais pas prier.

J'ai passé une matinée plutôt éprouvante à tourner comme une girouette dans le paddock. Durant les séances d'essais, on doit avoir des yeux tout autour de la tête si on ne veut pas finir encastré dans un aileron comme une vulgaire pub de cigarettes tant les monoplaces entrent et sortent à un rythme infernal. Les habitués, eux, agissent d'instinct. S'écartant tout juste à l'arrivée d'un bolide, se laissant même frôler avec flegme sans interrompre leur conversation tandis que les mécanos s'agglutinent autour pour effectuer leurs contrôles. À les voir, j'ai pu mesurer combien j'étais un vert. Avec tout cela, je n'ai pas pu rassembler la moitié des informations dont j'avais besoin.

Je m'approche du buffet. Saumon poché à l'estragon, pommes mousseline, muscadet, fraises poivrées... À des années-lumière des sandwiches-aux-œufs-pas-de-croûte de l'hôtel de ville.

Sous les auvents, la chaleur accablante des puits cède le pas à une fraîcheur relative. Les conversations vont bon train dans une ambiance détendue. Le beau monde prend le frais à la santé de Procyon F1. Je repère une place libre et m'installe.

À côté, un type secoue son briquet. Il se tourne vers moi :

— T'aurais pas du feu ?

Un Français. Je lui tends mon Zippo. Je l'ai toujours sur moi même si je ne fume pas, avec mon couteau suisse.

Il fait jaillir la flamme, aspire un bon coup et me le rend en me remerciant.

— Y a pas de quoi.

— Local ?

— Oui, mais je couvre le Grand Prix pour un magazine italien.

— C'est ton premier Grand Prix ?

— Comme journaliste, oui.

— Alors bienvenue dans le monde merveilleux de la F1. Moi, c'est Dumontier, mais tout le monde m'appelle Dumont.

J'avais déjà lu de ses articles. Un des rares journalistes de l'Hexagone à ne pas flatter Vincent que dans le sens du poil.

— Charles Maynard.

— À ce que je vois, t'as déjà pris tes marques. Y a pas mieux que Procyon pour la bouffe, même si Prost et Ferrari sont pas mal non plus. En tout cas, infiniment mieux que les Anglais : ils seraient capables de faire bouillir leur mère.

— Je suis surtout ici parce que j'ai une entrevue avec le patron.

— Vincent, un bel enculé, oui !

Il s'est exprimé avec verdeur, assez fort pour que quelques têtes se retournent. Mais quand on voit que c'est Dumont, on n'en fait pas de cas. L'habitude, j'imagine...

— Qu'est-ce que tu fais ici, alors ?

— Attention, il faut pas confondre : c'est pas parce que j'aime bien sa cuisine que je vais m'empêcher de le critiquer. C'est vrai, il sort de nulle part, ce mec, il crée une écurie avec une montagne de fric – dont personne ne connaît très bien la provenance – et il faudrait l'applaudir sans rien demander ?

— L'accueil doit quand même être un peu frais, non ?

— Au contraire. On m'accueille toujours avec une extrême correction. Vincent lui-même maintient la façade. La F1 est un show d'images. C'est mal vu d'afficher ses rancunes. Dans les coulisses, par contre, c'est autrement plus viril.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Des pressions, de l'intimidation. Il m'a même déjà fait perdre une pige. Quand un rédacteur en chef a le choix entre un pigiste ou un budget publicité, il met pas très long à se décider. Toi, pour qui tu bosses ?

— Pour le *Tifosi*.

— Ah oui ! Les deux types de Monza. T'en fais pas, t'auras pas de problème avec eux. De l'argent, ils n'en ont pas ! fait-il avec un sourire avant de se retourner.

On l'interpellait depuis la table voisine : quelqu'un veut l'entendre raconter sa dernière histoire. Un Paris-Modène trompe-la-mort avec un jeune pilote aux dents longues qui s'amusait à freiner le moins possible tandis que le pauvre Dumont enfonçait ses pieds dans le plancher comme s'il cherchait lui-même la pédale de frein. On se bidonne dans l'assistance et Dumont, trop heureux, enchaîne sur une nouvelle histoire. J'en profite pour m'éclipser.

Vincent doit achever, maintenant, et je ne veux pas me faire doubler.

Quelques mètres à peine séparent sa caravane de la table où j'ai mangé. Pourtant, à ses abords, il y a nettement moins de bruit. On entend même la rumeur d'une conversation filtrer depuis le luxueux motorisé.

En regardant derrière moi, je constate que mon déplacement a fait une émule : un homme, seul, s'approche de la caravane. Pas un autre journaliste ! Je n'ai aucune envie de voir mon tête-à-tête se transformer en point de presse. Mais il a les mains libres et quand une légère brise soulève le laissez-passer qu'il porte

au cou, je réalise m'être inquiété pour rien. Un invité de l'écurie. J'aurai Vincent pour moi seul.

Vincent qui semble d'ailleurs en avoir plein les bras. Sans que j'en puisse en saisir le sens, le ton de son échange indique une agressivité certaine. Et réciproque. Le type reste à mes côtés. Des Ray-Ban d'aviateur cachent en partie le haut de son visage, mais une curieuse expression l'anime. Une grande placidité, en même temps qu'une certaine fureur. Comme une colère à moitié contenue. Une tête bien singulière.

Pendant que je l'examinais, la porte de la caravane s'est ouverte avec fracas. Je me retourne et entre aussitôt en collision avec quelqu'un.

— Oh ! Pardon, dis-je à l'homme qui vient de quitter la caravane.

— Oui, oui, ça va, ça va, fait-il en remplaçant son veston, la prochaine fois, faites plutôt attention...

Un type solide aux cheveux vif argent vêtu d'un costume sombre de bonne coupe. Plutôt lourd pour une journée si chaude, d'autant que dans le paddock, derrière les garages, on est légèrement vêtu. Durant la fraction de seconde pendant laquelle il demeure immobile, son corps entier semble exprimer une colère sourde, sauf pour son visage, vaguement familier, qui demeure impassible. *Poker-face*. En quelques pas rageurs, il disparaît derrière une des colonnes de pneus préparées pour les qualifications de l'après-midi. Du même endroit émerge alors Philippe Roussillon, l'ex-pilote maintenant confiné à un fauteuil roulant.

Le dé clic se fait aussitôt. Je me retourne pour m'en assurer, mais l'homme aux Ray-Ban a disparu. J'ai déjà vu son visage. Ou plutôt j'en ai déjà vu un semblable. Celui d'un ex-champion de ski qui avait subi une paralysie partielle de la figure à la suite d'une chute violente à l'entraînement.

— Monsieur Vincent peut maintenant vous recevoir.

Le relationniste de Procyon m'invite à monter à bord de la caravane grand luxe de l'équipe. Mobilier élégant, cuir souple, moquette épaisse et musique classique distillée par une chaîne haute fidélité dernier cri. L'argent ne peut tout acheter, c'est vrai, mais pour ce qui est d'une ambiance feutrée, alors là, il n'y a vraiment pas de problème. Un net contraste avec l'agitation surchauffée des garages. Jean-Louis Vincent m'accueille, sourire engageant, main tendue.

— Rappelez-moi, cher ami, le nom de la publication qui vous envoie.

Bien qu'il ait été plutôt orageux, son entretien précédent n'a laissé aucune trace. Vincent s'est exprimé d'une voix posée et onctueuse, en parfaite maîtrise de soi. Peut-être ses deux énormes gardes du corps postés en arrière-plan y sont-ils pour quelque chose.

— Le *Tifosi*. Je suis leur correspondant pour l'Amérique du Nord.

— Très bien. Puis-je vous offrir quelque chose ?

Je décline.

Il m'invite à m'asseoir pendant qu'un de ses gorilles lui apporte un verre. Je pose mon magnétophone sur la table.

— L'excellent début de saison de Procyon F1 rend les lecteurs du *Tifosi* désireux de mieux vous connaître. Prétendre à la victoire dès sa deuxième année d'existence est un exploit que bien peu d'équipes peuvent revendiquer.

J'ai beurré un peu épais, mais les barrières des vaniteux tombent plus facilement sous les flatteries que sous la critique.

Vincent semble apprécier.

— En effet, mais ces succès étaient prévus. Ils ne sont que le prolongement de l'esprit d'excellence

qui anime Procyon SA, la société mère de l'écurie, depuis ses débuts.

— Pouvez-vous préciser la nature des activités de cette société ?

— Procyon SA est un holding financier international. La gestion de fonds constitue sa principale activité. Grâce à des outils d'analyse révolutionnaires développés par notre équipe de mathématiciens et d'économistes chevronnés, nous permettons à nos clients de saisir les meilleures occasions de placement sur toutes les places boursières du monde.

— Pourquoi avoir créé une écurie de F1 ?

— Procyon F1 est une vitrine pour le prestige mondial de Procyon SA.

— C'est tout de même un investissement colossal. Peut-il être rentable ?

— Absolument, car notre système est infaillible. Les résultats que nous obtenons sur notre seul capital nous permettent de faire face aisément au budget de l'équipe. Sans compter les nouveaux revenus générés grâce à notre présence en F1.

L'homme est conforme à l'image que je m'en étais faite. Il appuie ses propos de gestes lents et assurés. Son port de tête altier et ses yeux gris vifs donnent l'impression de toiser plus que d'observer. Du reste, un sourire carnassier couve sous le vernis. Il est jeune – quarante-cinq ans à peine – et sa réussite est éclatante. Un homme visiblement au-dessus de ses affaires.

— Vous n'êtes pas sans savoir que des rumeurs tenaces animent le paddock. Certains expriment leur scepticisme quant à l'efficacité du système d'investissement dont vous êtes le promoteur.

Vincent ne bronche pas. Son attitude trahit tout au plus un léger agacement à l'idée qu'on puisse encore évoquer cette question.

— Ce système doit bien fonctionner si je suis ici pour en parler. La petite faune de la F1 a tendance à jalouser ceux qui ont du succès. *A fortiori* ceux qui en ont rapidement.

— Quelles activités exerciez-vous auparavant ?

— Je dirigeais une société active dans le financement d'entreprises, les fusions-acquisitions, ce genre de choses.

— Jusqu'à tout récemment, vous étiez en négociation avec Mercedes pour l'obtention de leur moteur. L'accord semblait imminent. Pourtant, à la veille du Grand Prix de Monaco, les négociations ont été brutalement rompues. Comment expliquer ce revirement ?

Il tente de noyer le poisson en évoquant la nationalité française de l'équipe, son refus d'engager un pilote proposé par le motoriste germanique... Tout le monde se doute que Mercedes a trouvé un os et préféré se retirer. Comme les magouilles ne manquent pas en F1, la poussière est vite retombée. Seul Dumont a continué à s'y intéresser. Juste comme je m'apprête à revenir à la charge, la sonnerie de son téléphone portable nous interrompt.

Le combiné à son oreille, son visage se crispe. Une lueur de surprise jaillit furtivement de ses yeux. Conscient de ma présence, il se recompose une assurance et fait une pause.

— Je suis navré, mais on vient de soumettre à mon attention une affaire très urgente. Pourrions-nous poursuivre notre entretien plus tard ? Demain, peut-être ?

Cela m'embête, mais je n'ai guère le choix.

J'arrête le magnétophone, le glisse dans la poche de mon veston et quitte le motorisé.

Dehors, la chaleur humide me happe. Le soleil est au zénith, des volutes dansent sur l'asphalte brûlant. Une vraie fournaise. Les temps de la séance de qualification de cet après-midi vont en souffrir.



Dans la salle de presse, la climatisation vient de tomber en panne. Les chemises sont déjà cernées, les fronts humides. Je dépose mes affaires sur une table de travail commune tout près d'une rangée de téléviseurs et m'assieds sur une chaise de PVC. Dumont regagne sa place, juste à côté.

— Et alors, ton entretien avec Vincent ? fait-il.

— Charmant bonhomme. Aussi modeste qu'une bonne sœur.

Je suis en train de préparer mon calepin de notes pour l'après-midi quand je ressens une légère pression sur l'épaule.

— Monsieur Maynard...

Je me retourne. C'est Pierre, le relationniste de Procyon F1. Il a l'air un peu essoufflé.

— Monsieur Vincent voudrait s'excuser pour le contretemps et vous inviter à la réception qu'offre l'équipe ce soir.

Il me tend une enveloppe.

— C'est un événement privé avec les membres de l'écurie et les sponsors. Pour la suite de l'entrevue, monsieur Vincent sera disponible comme convenu demain matin.

— Merci, lui dis-je, surpris de cette attention, tandis que Dumont observe :

— Dis donc, c'est le traitement royal ! On avantage la presse locale, maintenant ?

Pour toute réponse, Pierre lui décoche une vague grimace avant de tourner les talons et de disparaître aussi vite qu'il est arrivé. De mon côté, j'ouvre l'enveloppe. *Wow!* L'invitation est bonne pour quatre personnes. Je vais pouvoir emmener les copains, en plus !

— Il est où son truc à Vincent, ce soir ? me demande Dumont.

— Au Galaxy, un resto-bar branché de la rue Peel, au centre-ville.

Je consulte ma montre : douze heures cinquante-neuf. Pas le temps de les appeler tout de suite. Il ne reste qu'une minute avant le début de la séance de qualification. Et on peut se fier aux organisateurs pour respecter scrupuleusement l'horaire prévu. Je range ma précieuse enveloppe. Comme de fait, à treize heures précises, les feux passent au vert dans la ligne des puits. Une première monoplace prend la piste, bientôt suivie d'une demi-douzaine d'autres. L'atmosphère décontractée, amollie par la canicule, s'anime alors instantanément. La séance de qualification vient officiellement de débiter. Dans cette pièce, plusieurs font ce travail depuis des années. Ils commencent à en avoir jusque-là des avions en retard, des valises perdues, des horaires impossibles et de l'arrogance des saltimbanques du Grand Cirque, mais quand les voitures roulent sur la piste, quand les moteurs grondent enfin, on peut déceler sur chaque visage la trace d'un bonheur singulier. Le petit garçon qui refait surface.

Au terme de la session, les choses se présentent plutôt bien pour Procyon F1. Première et troisième places sur la grille de départ. Vincent va être carrément imbuvable.



À deux heures du matin, c'est assez, je frappe le mur. L'épaisse fumée de cigarette, la canicule et les heures passées à crier pour essayer de se faire comprendre dans la cacophonie ambiante ont eu raison

de moi. Quelque chose me dit que j'ai déjà passé l'âge. Et puis, en fait de soirée, c'était moins réussi que je ne l'avais anticipé. À la limite, cela aurait même pu être une soirée à la chambre de commerce. Pas grand monde à part les commanditaires. Peter Bryan et Thierry Bernard, les pilotes de Procyon F1, sont seulement passés en coup de vent au début de la soirée, mais c'est quand même déjà mieux que Vincent, qu'on n'a pas vu du tout. Je vide mon verre et au revoir tout le monde, à la maison.

Dehors, la nuit me semble étonnamment fraîche. Je reprends un peu de vigueur bien que j'aie encore la tête engourdie par les échos de la musique du bar. Heureusement, j'ai laissé ma voiture pas très loin. Après avoir traversé le square Dorchester, je prends un raccourci vers Cathcart par une ruelle.

Tout de suite, l'odeur des poubelles prend à la gorge. Une odeur grasse, proprement écœurante. D'instinct, j'accélère la cadence – pas question de passer une seconde de trop ici. Mes semelles produisent un son étouffé – des veines de sable et de gravier recouvrent le sol – qui se répercute sur les murs. Après un moment, curieusement, il se dédouble et s'amplifie. Je regarde par-dessus mon épaule. Nuit d'encre, on n'y voit rien. Mais quand une lame de couteau se retrouve fermement appuyée sur ma jugulaire, je comprends avoir commis une grave erreur.

— Bouge pas ou je t'ouvre la gorge !

Je m'immobilise, j'arrête de respirer. Dans ma tête, l'idée même du mouvement n'existe plus.

Le type qui me tient en respect ne doit pas être très grand, mais il est solide. Il sent l'après-rasage marin sur fond de camphre. De sa main libre, il entreprend de fouiller mes poches. Portefeuille et magnétophone disparaissent vite fait dans celles d'un complice.

— Y a combien ? demande-t-il.

— P... Pas grand-chose. À peu près cent... cent... cent cinquante, bégaie l'autre.

— C'est tout ?

— Y a aussi un mma... un mm... agnétophone mm... mais mais ça vaut rien !

— T'es pas très généreux, petit ! me lance mon assaillant avant de me retourner et de me balancer un coup de genou dans le ventre.

Plié en deux, le souffle coupé, je m'effondre dans un tas de sacs à ordures. Deux petits bruits étouffés se font entendre à mes côtés, puis des pas. Ils quittent calmement la ruelle, comme si de rien n'était.

Et pour cause. J'essaie de me relever, mais j'en suis bien incapable. Je me tiens le ventre à deux mains tellement cela fait mal.

Malgré la douleur, j'étends finalement un bras pour chercher à tâtons dans la nuit. Si je récupère mes affaires, je me sentirai déjà mieux. Au passage, je mets la main dans un tas d'immondices, mais je finis par buter contre ce que je cherchais : mon portefeuille et mon magnétophone.

Juste comme je reprends mon souffle et parviens à me redresser sur un coude, une porte s'ouvre de nulle part et va donner violemment contre le mur, à quelques mètres de moi. Suivent les pas rapides de quelques personnes – trois, peut-être quatre – et, dans la foulée, un cri.

— Lâchez-moi !

Quelqu'un se débat. Je n'y vois absolument rien, mais quand une brèche se dessine enfin dans l'obscurité, j'ai un choc. Le plafonnier d'une limousine – impossible à voir jusque-là – projette un cône de lumière jaunâtre sur un visage, reconnaissable entre tous malgré la peur qui le déforme. Pas de doute

possible, cet homme qui se débat, c'est bien Jean-Louis Vincent.

— Mais lâchez-moi !

Deux énormes brutes le poussent sans ménagement à l'intérieur du véhicule. Après qu'on l'a bien encadré, un homme vient s'installer calmement sur le siège devant eux : le type au costume sombre contre lequel j'ai buté devant la caravane de Procyon F1 un peu plus tôt. Il toise Vincent d'un regard méprisant et lâche avec autorité : « Ta gueule, Vincent ! Tu seras au *Back B.* demain. *Souka pozornaïa !* »



MICHEL JOBIN...

... est né en 1968 à Chicoutimi. Détenteur d'un baccalauréat en actuariat de l'Université Laval, il travaille quelques années dans ce domaine avant de s'intéresser à l'informatique et de fonder une petite boîte de consultation. Observateur attentif et souvent amusé des milieux économiques et financiers, il écrit des thrillers qui mettent en scène leurs nombreuses dérives. *La Trajectoire du pion*, son premier roman, lui a permis de remporter le prix 2002 du Salon du livre du Saguenay-Lac Saint-Jean, catégorie fiction.

LA TRAJECTOIRE DU PION
est le cinquante-quatrième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juillet 2010
pour le compte des éditions



Deux énormes brutes le poussent sans ménagement à l'intérieur du véhicule. Le type au costume sombre toise Vincent d'un regard méprisant et lâche avec autorité: « Ta gueule, Vincent! Tu seras au Back B demain. Souka pozornaïa! »

La Trajectoire du pion

Le merveilleux cirque de la Formule 1 est à Montréal et Charles Maynard, jeune journaliste, a obtenu une entrevue avec Jean-Louis Vincent, le patron du holding Procyon SA, propriétaire de la nouvelle écurie du même nom. Or, quelques heures après sa rencontre avec le sulfureux financier, Maynard est témoin de son enlèvement! Pourtant, le lendemain, l'événement est vigoureusement nié chez Procyon, Vincent étant « officiellement » en voyage d'affaires!

Flairant un bon *scoop*, Charles se lance à la poursuite de Vincent, et ce qu'il découvre au fur et à mesure que son enquête progresse le laisse pantois: ce n'est pas un *scoop* qu'il a, c'est une véritable bombe! Si ceux dont il remonte petit à petit la piste savent le danger qu'il représente et tentent de l'éliminer, d'autres personnes, tout aussi inconnues de Charles, semblent très intéressées à ce que, au contraire, il poursuive sa quête...

La Trajectoire du pion: un roman d'espionnage haletant, mené tambour battant de Montréal à Milan et jusqu'à Moscou par un nouvel auteur qui n'a pas froid aux yeux.

TEXTE INÉDIT



13,95 \$

9 782922 145533 Extrait de la publication 7,90 € TTC

